

20 Dec. 50.

Mardi

SALLE RICHELIEU

# "LES CAVES DU VATICAN"

La gloire de M. André Gide est solide. Elle est fondée sur de très beaux romans, une intelligence toujours inquiète du bien et tentée par le mal cherchée sans vérité, les met en fuite et les rejoint. Sur un *Journal*, qui est le plus riche document qu'on ait reçu depuis *Henri Brulard* et les *Souvenirs d'egoïsme*, le *Journal* d'une pensée changeante et d'un cœur fidèle. Son éloquence est aiguë, chuchotante. Un style pudique et réticent, masqué posé sur des étiams fourvoyés et parfois déconcertants de la chair, et sur des opinions virulentes, charmés les dévots du classique, humiliés les jongleurs d'images et s'iréna toute la littérature de ce temps, qui allait glisser beaucoup plus avant dans le charlatanisme. M. Gide a enseigné qu'on pouvait se regarder tout nu de corps et d'esprit, sans dégoût et sans complaisance. Il a trouvé de génération en génération des admirateurs, des disciples, à qui il n'a pas ménagé les démentis et qui ne se sont pas détachés de lui; des adversaires bouillonnants, que sa patience et sa sérénité délicieusement méprisante dispersèrent à la fin. La jeunesse qu'il a tant aimée, en lui et chez les autres, est la vertu de cet esprit probe. Il est un grand octogone. Mais son âge ne le défend pas des reproches, des polémiques. Il a la coquetterie d'être toujours vulnérable.

Oui, cette gloire est ferme. Elle est internationale. Une mésestimation comme celle à laquelle nous venons de le voir s'exposer non sans vaillances, et même dans un magnifique tourbillon d'illusions, ne saurait ébranler M. Gide ni le diminuer. Il a bravé une dure épreuve. Nous en avons subi une, nous aussi, qui fut, de tableau en tableau, de regarder s'effriter *les Caves du Vatican*.

Elles comptaient dix-neuf tableaux mercredi, heureusement réduits à dix-sept hier au soir. Tableaux ? Orqués à la manière de *Verdun* ; intérieurs à la Jean Béraud, devant lesquels, au vol, les modèles se fussent reconus. Ils passaient devant les yeux des amateurs, trop vifs. En outre il y en a de précieuses, de charmants. La scène où la gamine Geneviève de Baragliou interroge sa mère avec une audace éblouissante (en 1892) sur la bigarrure, sur l'infécondité volontaire des mariages dans leur famille, est un merveilleux tableau de justesse. Celle où Mme de Baragliou, baillant dans son lit, encourage les espérances académiques de son mari est une caricature exquise de la vie littéraire; elle est, si l'on y songe, une page de critique rétrospective, d'une méchanceté savante, un peu émue. Le dialogue, amoureux, ou des vœux, de Geneviève et de Lafcadio, assis sur le tapis du grand escalier, ne fait pas seulement notre conquête par la coquetterie expressive du « lieu », mais par des doux et des acides saveurs... Plus tard nous serons ravés d'écouter Julius de Baragliou, sous les colonnes de Saint-Pierre de Rome, le jonc fouettant et le jabot gonflé, conter sa décevante apparition devant le pape, dont il n'a pas aperçu le visage tant une main de fer lui couvrait la nuque jusqu'à la nuque blanche du porteur. Cette dernière scène est un peu farouche. Le comique en est réel. Mais il est modéré. Et voilà, ce me semble, la limite où peut atteindre dans la farce de bonne compagnie, la farce pour lettrés, pour initiés, bref la farce qui fait enfin sourire, le génie mollesseur de M. André Gide... Pourquoi diable, depuis trente-six ans, s'obstine-t-il à appeler *soit son roman* gagnant et à faire annoncer au public de *Médan* ?

La farce que nous avons eu l'honneur... ?

J'avoue que je n'ai pas beaucoup ri des fureurs d'Anthoine-Armand Dubois ni de la subite conversion à la Madone de ce mécréant, de ce radical de l'époque Henri Brisson ou Emile Combes, quand sa satieté s'est calmée. Je n'ai pas ri si satieté s'est calmée. Je n'ai pas ri des évanouissements ni du flacon de sels

de Marguerite de Saint-Prix quand Protos, déguisé en abbé — il se déguisera plusieurs fois : c'est Frégolo, c'est Max Dearly dans le *Roi*, c'est... — lui extirpe de l'argent pour délivrer le vrai pape, captif aux souterrains du château Saint-Ange... Je n'ai pas ri des effarements de Fleurissoire sortant du lit de la jeune Carola, et implorant l'indulgence de Dieu pour son horrible péché... Je n'ai pas ri de la veuve, au wagon-restaurant, montrant un bas rouge sous sa jupe noire !

Sera-t-il seul à résister à la vis comico de M. Gide ? Sa grandeur n'est pas dans les guignoleries. On est même étonné qu'un esprit si bien armé pour l'autocritique ne regrette pas de s'y être fourvoyé. Ses pantins gesticulent mal ; la « pratique » de Polichinelle ne va pas aux lèvres étroites, au larynx douillet de M. André Gide. La fai-

PAR ROBERT KEMP

blesse de certains « mots » trahit qu'il ne lit jamais les almanachs et les recueils d'ama. A dire vrai ce rapprochement lugubre ne nous est suggéré qu'une dizaine de fois ; et l'on a, surprenant le tableau où nous étions le plus sautevichoués. La *soie* est une pièce de tous. La *farce*, une explosion de gaité vulgaire, ivrognesse et repue. La « revue » — à quoi l'on songe aussi, — un genre direct, cabriolet. Le talent de M. André Gide est dépouillé de toutes ces tares. Balzac a voulu écrire des *Contes drolatiques*. Il y est parvenu tant bien que mal. M. Gide est échoué. C'est plutôt du Swift qu'il croit écrire. Mais il en est ennoblé bien loin.

Veut-il atténuer à la majesté ? Il risque l'étonnante scène où le vaillard Agénor de Baragliou reçoit, grande, digne et béni de sa main éperonnée et de sa barbe de jeune au fil héraldique, Lafcadio Wuiki. Le dirons-nous « sublimé » ? Elle me fait songer à Job le Burgrave béniement le pur Oibert. A de l'Amico Bourgeois ; à de l'Henri de Bornier. En s'égarant dans les sentiments nobles on fait de méchante littérature. Ce n'est pas nous qui l'avons inventé.

Mais la pièce ? En son intrigue et dans ses significations ? Il y a deux intrigues, qui n'étaient point nées pour s'unir, dont l'union a des raisons que M. Gide suit à pénétrer, mais qui demeurent étrangères aux auditeurs. La moins intéressante c'est la captivité du pape. M. Gide a tiré *l'Otage* d'un postulat théologique ; une bouillonnante tragédie au sacrifice. M. Gide n'a sûrement pas voulu parodier *l'Otage* en drolerie. Mais sincèrement cette escroquerie d'une ville évapule, de Protos (à la fois modeste et « charge » de Lafcadio, qui extorque aux dévots des fonds à l'occasion de l'encyclique où le Saint-Père — Léon XIII — recommandait aux catholiques de se rallier à la République, encyclique d'origine démoniaque, dit-il aux membres éfarés des vieux partis, cette escroquerie n'intéresse pas un lobe de notre encéphale. n'irrite pas un seul de nos nerfs. Petite histoire, histoire en partie inventée, et dont l'énigme me frappe seule.

L'histoire vaticane — comprenez à ces ironies celle de Jules Romains dans *Mission à Rome* ! — n'a aucun lien nécessaire avec celle de Lafcadio, la seule intéressante et qui s'y dit. Lafcadio, en révolte contre le déterminisme de l'hérédité, contre le conformisme des mœurs, pensant qu'il tendait des mains molles au petit bâlard, et qui veut se prouver son moi et sa liberté par l'acte gratuit, le fameux acte gratuit de lancer sur les rails du chemin de fer le malheureux Fleurissoire, dont Lafcadio ignore le rôle de dupe dans l'escroquerie de Protos, mène une curieuse aventure... Sa portée philosophique... l'on traitait à fond

l'épisode, ne serait pas plus grande. Elle serait plus claire. Tel laquelle est ici, avec les monologues intérieurs de Lafcadio transcrits sur disques et bourdonnés dans les haut-parleurs, elle perd toute signification. On entre dès lors dans un roman policier dont l'essentiel, le meurtre de Carola par Protos qu'elle a dénoncé et la pun, ou du bandit, se passent en coulisses. L'amour de l'indirect, si vil chez l'auteur, lui a fait escamoter presque tout le scénario laborieusement ajusté. Aux derniers tableaux les réactions de Julius de Baragliou apprenant le crime de Lafcadio, et béni de plaisir devant les horizons neufs de la morale immoraliste, cette violente affirmation de la volonté, la découverte d'un sujet anticaducémique de roman, nous rendent du plaisir. La comédie reste le talon en l'air, sur une scène trouble et appétissante, qu'on voudrait plus concluante, entre Geneviève et Lafcadio... On les marierait naïvement cela était trop *Genève* ! ou *Dely*. On ne les marie plus aujourd'hui. Union libre alors ?... Grands problèmes. Anecdote menue.

Et l'admire la bonne volonté qui fait découvrir de grands arcanes, une faiblesse de métaphysique et de morale, derrière cette mince pellicule dramatique, et sous ces dialogues elliptiques. C'est, sur les questions essentielles, se concentrer les clartés d'une lampe de poche.

Telle est ma déception devant si peu de gaité et cette pensée rangée... Déception que le roman ne domine pas ; ou domine moins. Mais la *très* est tant de vigueur... Le *Genève* au fait, les crayons menus des *Genève*, font de la satire et des hardesses philosophiques où visait M. Gide de la satire de petite gazette, de la philosophie de boîte à joujou.

La Comédie-Française s'est produite ! Les décors pitoyés, comme des paravents de M. Maletti résolvant, les difficultés des changements, les replats, les sont pleins d'air. Mais le *Genève* est d'âme... Ils sident guant que la lecture à comprendre les personnages ; et c'est vite fait.

L'interprétation est belle. M. Fontel aide par la concision du texte — quel bonheur qu'il soit concis — sans hérissement la scène de l'actuel... C'est du *Genève*. Cela suffit !

M. Henri Rollin a fait de Julius un dindon ruyé, à bec haut, gonflé de vanité, rosé et soi, qui a ravi ! Et sa voix, qu'il percha haut, sa diction moqueuse, font des prodiges. J'ai aimé le débutant Alexandre Lafcadio tout provocant, comme de tendresse... Quel dommage qu'il ait si peu à rendre... Le triage des disques est... l'on de compléter le théâtre, l'on accuse les infirmes. Jean Meyer, grime évase ; Chamarrat, ganache étonnement éhoulée ; Georges Vitray, qui parle un peu grec, ont bien composé les aspects des personnages et bien dit ce qu'ils ont à dire. A nous d'étoffer.

Réussite supérieure du côté des comédiennes. Berthe Boyv est délicieuse en maman de petite noblesse, d'esprit moyen... Mais il faut tant d'esprit pour jouer les âmes simples ! Mme Bretyr mime spirituellement les défaillances de la dévote avare, forcée de braver son agent. Mmes Germaine Rouer et de Chauveron sont excellentes. Mais le « roman » c'est René Faure en Geneviève et Jeanne Moreau en Carola ; la jeune française, encore timide, brianz du bec sa coquille : la fillette profane, mais dont le corps reste frais et le cœur droit. Ces deux nymphes aimées font dans la vitrine de nos souvenirs. Ce sont de vrais objets d'art.

Est-ce vrai ? Ils se sont tous amusés à mettre en scène — c'est Jean Meyer, ivre de joie, la tête dans les nues — et à jouer les *Caves du Vatican* ? Amusés ? *Bone Deus* !